

UNE SUITE AU DÉCAMÉRON.



Il y avait déjà plusieurs mois que la peste avait tout-à-fait disparu de Florence et avec elle s'en étaient allés l'occasion et le prétexte de ces réunions charmantes où sept belles dames et trois jeunes cavaliers avaient montré tant d'esprit et de gaité. Ni les uns ni les autres ne les avaient oubliées et tous ceux qui n'y avaient pas assisté le regrettaient amèrement. Le printemps était revenu et un jour tout ce qu'il y avait à Florence de femmes agréables, de nobles seigneurs, de riches marchands, de guerriers célèbres, fut invité à des fêtes qui se donnaient dans la maison de campagne de madame Flamette. Ces fêtes se prolongèrent pendant plusieurs jours. Chacun en admirait la magnificence et le bon goût. On ne pouvait s'arracher à tant de délices, aux attraits du paysage, aux charmes de la société, à la délicatesse des festins et à mille autres plaisirs qu'il serait trop long de détailler. Pourtant peu à peu la foule s'écoula et il ne resta que les intimes de la dame. On sait quelle exquise personne était Flamette, combien ses vingt-six ans avaient d'enivrante beauté, comment les grappes de ses cheveux blonds brillaient autour de ses tempes, de ses joues et de son cou, comment la blancheur de sa peau luttait d'éclat avec l'or de ses cheveux. On n'a pas oublié sa bouche fixée dans la grâce d'un sourire éternel, ses regards doux mais dans la grâce d'un sourire éternel, ses regards doux et de chaminateurs, ses mains, ses lèvres de musicienne et de chaminatrice accomplie. On voyait aussi avec elle madame Pamphile, née, madame Philomène, la première prévoyant plutôt que contemplant le déclin de sa jeunesse, prudente et hardie comme une femme qui approche de la trentaine ; la seconde plus jeune et pourtant plus sérieuse, moins expansive. Enfin Pamphile et Dionéo étaient là. Les autres n'avaient pas entendu une seule des cent nouvelles du *Décameron* et reprochaient vivement cette cruauté à la fortune. Le crépuscule commençait, et l'on goûtait dans le jardin les premières fraîcheurs de la nuit, quand Flamette parla ainsi : « Dans une heure-nous souperons. Puis il y aura chanson, musique et bal. D'ici là je suis d'avis, si cela plaît à ces dames, que Pamphile nous raconte une de ces histoires qu'il dit si bien. Quant à nous, nous sommes un peu fatiguées. Nous ne parlerons pas, nous ne ferons qu'écouter. »

La société approuva unanimement la proposition de madame Flamette qui fit signe à Pamphile de parler le premier.

Le jeune cavalier regarda la dame d'une façon qui signifiait qu'il était absolument soumis à toutes ses volontés.

PRÉSUMPTION EN AMOUR.

Mesdames, dit-il, puisque c'est sous votre gracieuse influence que doivent naître le récit de mon ami Dionéo et le mien, vous ne vous étonnerez pas s'il y est question d'amour, car il est certain que vous ne manquez jamais de l'inspirer et avec lui toutes les nobles vertus, toutes les belles actions, le courage, le dévouement, la politesse dans la conversation et dans la

conduite, la vivacité dans l'esprit, la tendresse dans le cœur. Vous aimer est facile, mais vous dire qu'on vous aime ne l'est pas autant. Il faut des précautions infinies pour bien choisir le moment favorable à un aveu, pour ne pas blesser votre délicate fierté, pour ne pas choquer cette conscience que vous avez de votre haute valeur. En voici un exemple que je viens de me rappeler.

Il y a quelques années, la plus belle femme de Brescia était une jeune veuve que je nommerai madame Blanche, parce qu'elle est célèbre en Italie et qu'il serait indiscret de l'appeler par son véritable nom. Cette jeune veuve était immensément riche et encore moins riche que belle. Vous pouvez vous figurer si les seigneurs de Brescia la poursuivaient de leurs hommages les plus assidus, mais sa réputation avait franchi les murs de sa ville natale et s'était étendue dans toute notre péninsule... Florentins, Génois, Napolitains, Vénitiens, Siciliens faisaient tous plus ou moins un pèlerinage en Lombardie pour s'assurer les bonnes grâces de cette déesse de la beauté. Cela n'était pas facile. Blanche avait un si grand nombre de soupirants, ses couleurs flottaient sur la poitrine de tant de nobles chevaliers, qu'elle regardait avec un certain dédain tout ce peuple amoureux. Son âme était pleine de tendresse, son cœur de loyauté. C'était une personne d'esprit, de jugement et de vertu, mais les fumées de trop d'encens avaient fini par lui donner une si haute idée d'elle-même, qu'elle était devenue en amour d'une délicatesse outrée. Un défaut imperceptible suffisait pour la dégoûter de l'homme le plus accompli. Son air altier, ses façons hautaines, décourageaient ses courtisans les plus intrépides qui lui exprimaient leur passion par mille sacrifices, mais qui ne savaient comment s'y prendre pour la lui dire en toutes lettres. Or, c'était précisément là que Blanche les attendait. Elle faisait semblant de ne pas comprendre les marques les plus vives de dévouement, et remerciait par le même sourire bienveillant tous ses adorateurs, sans permettre à chacun de se croire le moins du monde en progrès dans son esprit. Souvent ses amies lui demandaient si elle comptait, jeune et belle comme elle était, vieillir dans le veuvage. Elle répondait alors que son cœur muet ne lui conseillait pas de nouvelle alliance. D'ailleurs elle mettait tant de grâce dans sa conduite tyrannique, elle laissait voir tant de bonté au fond de son indifférence, que son nom gardait toujours la même renommée. C'était toujours, parmi les seigneurs italiens, à qui fléchirait la belle cruelle de Brescia.

Deux chevaliers de la comté bourguignonne, messire Hugues de Salines et Pierre de Pymorin, voyageaient alors en Lombardie. Ils ne manquèrent pas d'aller à Brescia pour y voir madame Blanche. Peut-être même nourrissaient-ils l'espoir de lui plaire, d'être aimés d'elle et enfin de l'épouser, mais comme ils étaient depuis l'extrême enfance parfaits amis et qu'une rivalité amoureuse aurait pu les désunir, ils ne se confiaient pas leurs pensées à ce sujet. Ils étaient l'un et l'autre fort accomplis : seulement Pierre était très modeste et très timide, tandis que Hugues avait au contraire le feu et la